



Annette MESSAGER, *Mes trophées*, 1986-1988, photographie noir et blanc, aquarelle et fusain, 75 x 203 cm, Collection Frac Normandie Caen, © ADAGP, Paris

Vendredi soir, 18h, les portes viennent de fermer. Mon musée mérite un peu de repos. Je dois m'occuper de lui désormais, le protéger jusqu'à ce qu'il se réveille... C'est le moment que je préfère : les lumières en veilleuse, les œuvres silencieuses, le grand bâtiment vide... rien que moi. Et cette lumière tamisée, qui semble émaner des œuvres elles-mêmes. Cette nuit comme toutes les nuits j'effectue ma ronde quotidienne. Je commence par l'aile sud et terminerai vers minuit au nord. Une tâche monotone, mais la partie préférée de mon travail arrive enfin : je me dirige promptement vers la salle centrale, où, depuis quelques jours, en exclusivité au Frac, une nouvelle exposition a pris place. Je passe ainsi devant des œuvres d'Art contemporain, réunies pour la première fois et qui dialoguent ensemble. Entre les sculptures et les installations je fais jouer ma lampe de poche sur les œuvres et je distingue les détails perdus de chacune d'entre elles. Ces visions neuves d'un monde qui change m'interpellent... Et qui sait ? Peut-être aurai-je la chance ce soir de découvrir le futur Boticelli, le futur Rubens ?

C'est un jour de pluie, le musée a été noir de monde toute la journée. Le bruit de mes pas résonne dans la grande pièce vide du premier étage. Juste au-dessus de moi, le toit fait crépiter la pluie, et l'orage gronde. Je suis épuisé. Je décide de m'asseoir quelques minutes, je sens mon corps se détendre, je suis paisible, enfin seul dans la salle, - enfin presque seul dans ce lieu observé par toutes les œuvres, parmi les tableaux qui me tiennent compagnie. L'averse a cessé, la lune projette un rai de lumière blanche et crue au sol. Au fur et à mesure que les nuages passent, le rai se décale vers le haut, passant à travers la fenêtre en ogive du mur opposé. Sol, mur, bas d'une œuvre... Peu à peu la lune dévoile la partie basse de la photographie. Tout à coup de grands yeux s'ouvrent, deux grands yeux brillants, les yeux d'Annette Messager. Les lumières de la ville à travers les persiennes, éclairage approximatif, rendent brillants mes propres iris. Un frisson me parcourt ; ce regard, celui d'une femme, que j'observe depuis plusieurs jours, aujourd'hui me trouble et me questionne.

Je pensais bien connaître l'oeuvre, j'en appréciais les dimensions, le format, très original, puis la légèreté du trait, l'aquarelle et le fusain superposés à la photographie. ... Et surtout ce regard qui me fixe depuis le bout du couloir. Ce regard insistant. Indescriptible. Mais, j'ai beau faire face à cette oeuvre, je sais que je la fuis aussi et qu'il y a un détail que j'ai toujours refusé de voir. Ce soir, les yeux m'interpellent violemment. Plus possible pour moi de faire semblant...

Je me sens désarmé, intimidé. Cette oeuvre qui commençait à me devenir familière me paraît désormais singulière. Bien sûr, ceci est dû à la position surélevée choisie pour l'accrochage : ces yeux surveillent toute l'exposition et ne nous quittent jamais du regard. Mais aujourd'hui je sens quelqu'un d'autre qui m'observe... du fond de l'iris.... Dans la prunelle des yeux de cette femme, une silhouette jusqu'alors inconnue devient vaguement visible. Il est impossible de la distinguer clairement.. Qui est-ce ? Je n'arrive pas à distinguer son visage. Est-ce un homme ou une femme ? C'est la première fois que je la vois. Etait-elle là hier ? Pourquoi ne l'ai-je jamais remarquée auparavant ? Je connais pourtant cet effet de double dû au reflet. Celui de la photographe elle-même, qui, je le sais, disperse et dissimule ses craintes et ses pensées au fil de ses oeuvres ; peut-être a-t-elle eu peur de sa propre personne... Ou peut-être cette apparition n'est-elle pas volontaire et l'artiste a-t-elle été techniquement contrainte de laisser sa marque, lors de la prise de vue. Ou alors est-ce au contraire un choix, afin de signer subtilement son oeuvre. Mais je sens que c'est autre chose... Il faut que je sache.

Envoûté, je me lève. Cette pupille qui m'est auparavant apparue banale se révèle aujourd'hui sous une forme tout à fait nouvelle, luisante, réfléchissante. Ce que j'ai vu, cette silhouette noire, se découpant dedans, est-ce mon reflet ? Jamais cet iris ne m'était apparu aussi brillant : un véritable miroir, où j'aperçois ma propre identité, brouillée. Ce regard perçant laisse entrevoir des traumatismes, les siens, les miens, les nôtres, - il dit bien que le regard est le reflet de l'âme... Comme un lien étroit entre le passé et le cycle perpétuel de l'existence. Dans ce regard, c'est bien moi que je vois. Je me vois sans me reconnaître. Désarmé, démuné. Ce visage qui m'appartient mais qu'au fond, je ne connais point. Cette silhouette sans traits précis, sombre et immobile, reflète en vérité une personne misérable et impuissante et me désigne.

Peut-être que j'imagine, je rêve, j'hallucine. Si c'est ainsi, je me froterai encore les yeux pour regarder à nouveau, mais malheureusement, je sais que je m'y reverrai, toujours et toujours... Je me plonge dans la profondeur de ces yeux, du noir corbeau au gris sombre, je me noie dans cette mer noire qui reflète mes plus sombres pensées, moi qui regarde cet endroit toutes les nuits, moi qui n'avais pas remarqué UN détail de ce tableau, qui aujourd'hui m'aspire presque ...

Je veux fuir cet appel envoûtant, ces idées sombres et je cherche donc à inventer une histoire, à m'évader... Le serpent en bas, la grenouille à droite, les enfants jouant... L'âme se nourrit de sa propre expérience. La mienne doit alors être remplie d'histoires surnaturelles, celles qui font rêver lorsque l'on est enfant ! Mais cette proximité entre le noir et l'innocence me dérange, et la lune ne me laisse pas le temps. Les nuages glissent sur la photo comme un serpent et la lumière me laisse seul à nouveau face à la tentation de faire un grand plongeon dans ce monde onirique. Traverser les toiles, longer les dragons de mon imagination, ne pas m'arrêter. La pluie reprend, et l'orage avec. Plusieurs éclairs : grenouille, serpent, enfance, fils, araignées, iris... Non, ce n'est pas l'iris, ce détail qui m'obsède soudain ... Un autre éclair... Une vision cauchemardesque à laquelle tout me mène : les fils, la grenouille, le serpent, surtout, qui rampe de la joue gauche en franchissant le nez silencieusement et délicatement ; ses écailles coupantes reflètent une à une les lumières de la salle et donnent naissance à un reflet parfait du monde qui l'entoure. Il continue son chemin lentement, et m'amène aux funèbres ciseaux qui jusque là m'avaient échappé.

Mais qu'est ce que font des ciseaux dans cette œuvre ? Cet objet des plus banals occupe une place singulière dans ce portrait... S'ils sont là, ce n'est pas par hasard. Ustensile innocent, qui fait écho aux enfants, équilibrant la composition ? Volonté d'éclaircir les ombrages sur les côtés, pour couper l'effet général et proposer différents plans dans ce regard ? Ce symbole qui semble anodin à première vue, entraîne le spectateur dans une dimension plus noire, plus agressive. Ce petit détail me plonge à nouveau dans le regard mordant, coupant. Quel message subliminal l'artiste cherche-t-elle à faire passer à travers cet objet surprenant. Ces ciseaux, symboles de tout et de rien, prennent soudainement vie ! Est-ce un mirage ? Ou la fatigue qui me joue des tours ?

La lame de droite joue avec celle de gauche, s'entrelaçant entre elles elle me font perdre la tête. Celle de droite me murmure à l'oreille que sa créatrice l'a mise ici, à gauche de l'œuvre, peut être pour laisser une trace de son travail de découpage, elle dont je sais qu'elle aime tant bricoler dans ses installations. Les fragments sont pour elles une source d'inspiration et ici les ciseaux semblent trancher un fil invisible, sorte de continuité du cil à l'être, qui rattache l'individu à sa destinée sombre et lointaine. Ces ciseaux s'appêtent à trancher le fil de la vie, étape ultime de la besogne des Parques. J'avais déjà, auparavant, deviné qu'à travers cette œuvre, l'artiste dissimulait ses souvenirs et ses peurs ; les ciseaux désignaient donc cela ? Déchiffrer, défricher... Oui, j'en suis sûr, elle a dû avoir dans son passé, un traumatisme, lié à cet objet. Mais lequel ? Telle est la question...

Tout à coup c'est comme si les tourments de ma jeunesse s'imposaient à moi. Surgit, à l'intérieur du tableau, ma vie d'autrefois. Une vie sombre, pleine de désespoir, cisailée entre amour et culpabilité. Ce regard je le connais, je le reconnais, je le comprends. Tout semble nous lier. Il tranche réalité et imaginaire comme ces ciseaux pourraient trancher les cils. Ces lames tranchantes qui me rappellent une jeunesse enivrante et engloutie. Nos destins tout tracés, séparés et différents. Mais elle n'a pas vécu sa jeunesse, les Trois Sœurs lui ont donné une autre destinée, ont coupé le fil de sa vie...

Je suis éperdu en voyant le reflet de mes sentiments mis à nu et me faire face, me montrant tel que je suis, m'intimant de m'assumer ! Je ne pensais pas qu'un si petit détail pouvait changer toute ma vision d'une œuvre. Cela fait plus de quinze ans que je garde des musées. Quinze ans que je scrute chaque millimètre carré de chaque œuvre, à la recherche de... je ne savais quoi ! Et c'est aujourd'hui que se fait ma vraie rencontre avec l'art ! Mon esprit a fait prendre couleur à ce tableau, une vie s'éclaire, une âme réapparaît... C'est en voyant pour la première fois ces ciseaux, tout petits, en bas à gauche de la photo, que tout a pris un sens. J'ai enfin compris, moi simple gardien de musée, la profondeur de cette œuvre qui me semblait anodine et qui dit en fait la souffrance mais aussi la conscience de soi.

J'entends comme un bruit sourd naître en moi, les battements de mon cœur qui s'emballe, des pas tout autour de moi. Le son est de plus en plus fort, l'air de plus en plus frais, la lumière différente, le temps s'arrête. Mon musée s'éteint, ma journée de travail est terminée, la sienne recommence.

